★Kanak, l'art est une parole

Depuis le 15 octobre, le musée du quai Branly donne voix à la culture kanak. Décryptant son univers fonctionnel, où mots et objets se font écho, les commissaires Emmanuel Kasarhérou et Roger Boulay ont conçu bien plus qu'une exposition : un parcours qui cherche à traverser, grâce à la matérialité des pièces présentées, la pensée et les valeurs d'une culture orale qui accorde une place centrale à la parole. Grâce à cette interview, ils nous dévoilent comment les Kanak parlent d'eux-mêmes.

Comment est née l'idée de cette exposition ? Pourquoi la présenter maintenant ?

Emmanuel Kasarhérou

Mon premier contact avec les Kanak a eu lieu en 1990 à Nouméa et à Paris, au musée des arts d'Afrique et d'Océanie, pour montrer une première découverte de l'art kanak, via une sélection d'œuvres emblématiques choisies par l'un d'entre eux, Jean-Marie Tjibaou. Cette exposition, une génération plus tard, avait pour but de prolonger une démarche beaucoup plus large en nous établissant cette fois à un inventaire quasi systématique du patrimoine de l'art kanak dans les musées. C'est l'occasion d'offrir une perception élargie et de montrer les différentes évolutions de cet art au fil des siècles.

Cette exposition fait aussi écho au calendrier politique de Nouvelle-Calédonie, puisqu'elle y sera présentée en 2014. La Nouvelle-Calédonie est soumise d'ici là à trois référendums successifs pour décider de son avenir institutionnel. Le premier a eu lieu en 1998 (accords de Matignon), réactualisés en 2018 (accords de Nouméa) qui prévoient, entre 2014 et 2018, un scrutin d'autodétermination pouvant aboutir à l'indépendance.

Pourquoi ce titre ?

Emmanuel Kasarhérou

Le mot « Kanak » a connu une histoire. Il vient d'un « homme » en langue polynésienne et prenait des formes orthographiques très différentes, « canaques » ou encore « kanakas ». À la fin du XIXe siècle, il prend le sens d'« homme des mers du sud », de manière assez neutre. C'est au XXe siècle qu'il se teinte d'une couleur péjorative. Le mot stigmatisé par la colonisation a été revendiqué dans les années 1970 par des personnalités comme Jean-Marie Tjibaou pour les ralléger à la fois une dignité et

« La découverte », huile sur toile, 1990, Nouméa, collection A. Bois. Exposition permanente, Musée de Nouvelle-Calédonie.

Portrait de guerrier, 2007. Bois. Exposition permanente, Musée de Nouvelle-Calédonie.